Analyse de lecture suivie

Tous inclus

Symphonie pour une mosaïque rebelle



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Étincelles » (2027)

[Intro]

L’école a longtemps fonctionné
comme un moule unique.
On demandait à l’enfant
de raboter ses différences
pour pouvoir y entrer.

Aujourd’hui, l’inclusion
renverse cette vieille logique :
ce n’est plus à l’enfant
de se plier aux murs,
c’est aux murs de s’écarter.

C’est au système d’apprendre
à changer de regard,
à changer de chemin,
à changer de mesure.

L’inclusion, c’est considérer
la diversité comme la norme,
et jamais comme une anomalie.

Chaque enfant a sa place,
de droit, sans condition,
dans l’école de son quartier.

Assis au milieu des autres,
sans faveur, sans privilège,
sans banc mis à l’écart.

Comme une couleur unique,
fragile et essentielle,
dans une immense mosaïque.

[Refrain]

Entendez-vous le chant
de la cour qui s’éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.

Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C’est ensemble qu’on apprend
la vraie liberté.

Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !

[Couplet 1]

Quand on partage sa table
avec celui qui avance
sur un rythme différent,
on apprend l’empathie
bien avant de savoir lire
les phrases des grands livres.

Les enfants ne voient plus
des barrières entre eux :
ils découvrent l’entraide,
la main tendue, le geste simple,
la force douce du nous.

Et cette solidarité précoce
désarme peu à peu
les futurs préjugés.

C’est un acte de justice,
une lutte sociale,
un refus de la honte
et de la stigmatisation.

C’est une chance pour chacun
de briser le plafond de verre
de son propre destin.

Car en aidant son voisin,
on éclaire aussi
ses propres zones d’ombre.

Alors la classe devient
le reflet vivant
d’une société plus humaine.

[Refrain]

Entendez-vous le chant
de la cour qui s’éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.

Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C’est ensemble qu’on apprend
la vraie liberté.

Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !

[Couplet 2]

Mais le tableau s’assombrit
quand la réalité du terrain
rattrape enfin l’idéal.

La colère monte fort
face aux budgets trop courts,
aux classes trop chargées,
aux promesses trop faciles.

On ne fait pas de miracle
avec de belles intentions
et des poches vides.

Les enseignants se retrouvent
seuls, souvent démunis,
parfois au bord de l’épuisement.

Ils doivent tenir la classe,
rassurer, adapter, expliquer,
tout en courant encore
derrière un programme trop rigide.

Sans assez de formation,
sans assez de soutien,
sans assez de temps.

Et le temps manque cruellement
pour respecter le rythme
et le pas de chacun.

Pendant que le regard inquiet
de certains autres parents
pèse parfois sur la classe.

Un regard nourri
par la peur de l'inconnu,
le manque d'explications,
et les vieux réflexes de tri.

[Refrain]

Entendez-vous le chant
de la cour qui s'éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.

Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C'est ensemble qu'on apprend
la vraie liberté.

Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !

[Couplet 3]

Pour que le rêve devienne
une vraie réalité,
il faut du muscle et des bras.

Il faut du personnel,
des assistants spécialisés,
des éducateurs en renfort,
des regards formés,
des présences solides.

Il faut briser l'isolement
en créant une équipe
tout autour de l'enfant.

Une alliance patiente
entre les enseignants,
les professionnels
et les parents.

La pédagogie doit devenir
souple, vivante, inventive.

Utiliser le jeu,
le visuel, la musique,
les chemins détournés
qui mènent aussi au savoir.

Pour que l'évaluation
ne soit plus un couperet,
mais un encouragement,
une main posée sur l'épaule.

Repensons l'architecture.
Rendons les locaux
accessibles et apaisants.

Mettons le numérique
au service direct
de l'autonomie de chacun.

Et donnons enfin à l'école
les moyens de ses grands mots.

[Refrain]

Entendez-vous le chant
de la cour qui s'éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.

Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C'est ensemble qu'on apprend
la vraie liberté.

Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !

[Coda]

Le savoir n'a pas de moule.
Le cœur n'a pas de tri.

Aujourd'hui, on n'apprend pas
seulement l'histoire
dans les vieux manuels.

On apprend à l'écrire,
tous ensemble, ici,
sans laisser personne
seul sur le quai.

Si l'école réussit
à ouvrir grand ses portes
et à tendre ses bras,

c’est la société entière
qui apprendra enfin
la beauté de vivre.

Ce combat n’est pas
une simple option.

C’est le fondement
de notre avenir.

Regardez-les grandir,
solidaires et debout.

Tous inclus.
Tous égaux.
Jusqu’au bout.

Analyse suivie de

« Tous inclus »

Symphonie pour une mosaïque rebelle

Tous inclus est un poème-chanson consacré à l'inclusion scolaire, mais il évite soigneusement deux pièges : celui du discours administratif et celui de l'angélisme naïf. Le texte défend clairement le principe d'une école ouverte à tous, mais il rappelle avec la même force qu'une telle ambition ne peut pas reposer uniquement sur de belles paroles. L'inclusion y apparaît donc à la fois comme un idéal humaniste, un combat social et une exigence concrète d'organisation.

Le titre frappe par sa simplicité. **Tous inclus** évoque immédiatement l'idée d'un collectif sans exclusion. Il joue aussi discrètement avec l'expression commerciale "tout inclus", mais en la détournant vers l'humain. Ici, ce ne sont pas des services qui sont compris dans une formule : ce sont des enfants qui doivent être reconnus dans leur droit à exister, à apprendre et à grandir avec les autres. Le sous-titre, **Symphonie pour une mosaïque rebelle**, ajoute une dimension poétique plus riche. La symphonie suggère l'harmonie des différences ; la mosaïque rappelle que chaque fragment a sa valeur propre ; l'adjectif "rebelle" donne au texte son énergie militante. L'inclusion n'est pas présentée comme une décoration morale, mais comme une remise en cause active des anciens cadres.

L'introduction joue un rôle essentiel, presque pédagogique. Elle commence par une image forte: celle du **moule unique**. Pendant longtemps, l'école est décrite comme un système qui exigeait de l'enfant qu'il se conforme à une norme dominante. L'expression **"raboter ses différences"** est particulièrement parlante : elle évoque une violence douce, invisible, institutionnelle, qui consiste à limer ce qui dépasse au lieu de l'accueillir. Le poème oppose ensuite à cette ancienne logique un renversement clair : ce n'est plus à l'enfant de s'adapter coûte que coûte, mais à l'école de s'ouvrir. Les murs doivent "s'écarter". L'image est belle, car elle rend visible une idée abstraite : l'inclusion demande de l'espace, du mouvement, une transformation du cadre lui-même.

La définition donnée ensuite est nette : la diversité doit être considérée **comme la norme**, non comme une anomalie. C'est sans doute l'un des noyaux philosophiques du texte. L'inclusion ne consiste pas simplement à "tolérer" quelques différences dans un système inchangé. Elle oblige à repenser la normalité elle-même. Chaque enfant a une place "de droit, sans condition". Cette précision est importante : l'enfant inclus n'est pas invité par faveur, par pitié ou par exception ; il est là parce que sa place lui revient. Les derniers vers de l'introduction, avec l'image de la couleur unique dans l'immense mosaïque, transforment cette définition en vision poétique. L'enfant n'est plus un problème à gérer : il devient une couleur nécessaire à l'œuvre commune.

Le refrain donne au poème son souffle fédérateur. Il commence par une question : **"Entendez-vous le chant / de la cour qui s'éveille ?"** Ce n'est pas seulement une cour d'école que l'on entend ; c'est une société possible qui commence à chanter. Le tableau et le soleil réunissent tous les enfants sous des repères communs : apprendre ensemble, vivre sous la même lumière. Les vers **"Pas de place au rabais, / pas de banc de côté"** sont très efficaces, car ils traduisent l'inclusion en images concrètes. Une place au rabais, c'est une présence diminuée ; un banc de côté, c'est l'exclusion déguisée en aménagement. Le refrain refuse les demi-solutions : être inclus, ce n'est pas être toléré à la marge. La formule **"C'est ensemble qu'on apprend / la vraie liberté"** élargit le sujet : l'inclusion ne bénéficie pas seulement à l'enfant concerné, elle éduque tout le groupe à une liberté plus humaine. Enfin, l'image du puzzle rappelle que personne ne doit manquer à l'ensemble. Le refrain est donc à la fois simple, chantable et porteur d'une véritable pensée.

La première strophe développe les arguments en faveur de l'inclusion. Elle part d'une scène très concrète : partager sa table avec un enfant qui avance autrement. Le texte ne parle pas d'abord de dispositifs, mais de proximité quotidienne. L'empathie naît avant les "grands livres", c'est-à-dire avant les discours savants. Cette idée est très juste : les enfants apprennent parfois plus profondément par la fréquentation réelle de la différence que par les leçons abstraites de morale. La strophe insiste ensuite sur l'entraide, la main tendue, la solidarité précoce. L'inclusion devient une prévention contre les préjugés futurs. Elle ne se contente pas de réparer une injustice présente ; elle prépare une société moins dure.

Cette première strophe a aussi une dimension sociale forte. Le poème parle de justice, de lutte contre la stigmatisation et de plafond de verre. Ces expressions ancrent le texte dans le réel. L'inclusion scolaire n'est pas seulement une question de gentillesse individuelle ; elle concerne les trajectoires sociales, l'accès aux chances, la possibilité de ne pas être assigné à une place inférieure dès l'enfance. Mais le texte évite le ton purement militant en revenant à une image intérieure : **"En aidant son voisin, / on éclaire aussi / ses propres zones d'ombre."** Celui qui aide n'est pas supérieur à celui qui reçoit l'aide ; il apprend lui aussi quelque chose sur lui-même. C'est une belle manière de sortir de la logique charitable. L'inclusion devient réciproque : chacun transforme l'autre.

La deuxième strophe constitue le contrepoids indispensable du poème. Après l'élan du refrain et les arguments favorables, le texte refuse de rester dans l'idéal. **"Mais le tableau s'assombrit"** marque une transition efficace. Le mot "tableau" rappelle à la fois le tableau de classe et le tableau d'ensemble de la situation. La réalité du terrain vient rattraper l'idéal : budgets insuffisants, classes surchargées, promesses faciles. Le vers **"On ne fait pas de miracle / avec de belles intentions / et des poches vides"** est l'un des plus forts du texte. Il dit simplement ce que beaucoup d'enseignants savent : l'inclusion sans moyens risque de devenir une injonction injuste.

Cette strophe donne également une place importante aux enseignants. Ils ne sont pas accusés de résister à l'inclusion ; ils sont montrés comme souvent seuls, démunis, épuisés. Le poème reconnaît leur difficulté à tout faire en même temps : tenir la classe, rassurer, adapter, expliquer, suivre un programme rigide. Cette reconnaissance est précieuse pour un dossier pédagogique, car elle empêche une lecture simpliste du sujet. Le texte ne dit pas : "Il suffit d'être généreux." Il dit au contraire : "Il faut vouloir, mais il faut aussi pouvoir." La répétition **"sans assez de formation, / sans assez de soutien, / sans assez de temps"** donne à cette difficulté un rythme presque accusateur. Ce n'est plus une faiblesse individuelle, c'est un manque structurel.

La strophe aborde aussi le regard des autres parents. Là encore, le texte reste nuancé. Il ne les condamne pas brutalement ; il montre que ce regard est souvent nourri par la peur de l'inconnu, le manque d'explications et les vieux réflexes de tri. Cette formulation est intéressante, car elle laisse ouverte la possibilité d'un travail de dialogue. Les inquiétudes existent, mais elles ne doivent pas gouverner l'école. Elles doivent être entendues, expliquées, dépassées.

La troisième strophe répond aux difficultés par des moyens concrets. Elle commence par une formule volontairement physique : **"il faut du muscle et des bras."** L'inclusion n'est plus seulement une valeur, mais une construction. Elle demande du personnel, des assistants spécialisés, des éducateurs, des professionnels, des parents, des enseignants travaillant ensemble. L'image de l'équipe "tout autour de l'enfant" est juste, à condition de ne pas enfermer l'enfant dans un cercle de surveillance ; ici, le poème parle plutôt d'alliance, de soutien, de présence solide.

La pédagogie est ensuite décrite comme devant devenir **"souple, vivante, inventive."** Ces trois adjectifs résument une vision de l'école profondément humaine. Le jeu, le visuel, la musique, les chemins détournés : tout cela rappelle que l'accès au savoir n'est pas unique. On retrouve ici une idée très cohérente avec l'ensemble du dossier : la ligne droite n'est pas toujours le meilleur chemin. L'évaluation, elle aussi, doit changer de rôle. Le texte oppose le "couperet" à

“l’encouragement”. C’est un passage important, parce que l’inclusion ne concerne pas seulement les bâtiments ou les accompagnants ; elle touche aussi la manière de juger, de mesurer, de valoriser les progrès.

La fin de cette strophe élargit encore les solutions : architecture accessible, locaux apaisants, numérique au service de l’autonomie. Le poème ne réduit donc pas l’inclusion à une attitude morale. Il parle d’espace, d’outils, de temps, de formation, de coopération. Le vers final de la strophe — **“Et donnons enfin à l’école / les moyens de ses grands mots”** — résume parfaitement la critique. L’école aime les grands principes ; le poème demande qu’on les rende praticables.

La coda prend une ampleur plus méditative. **“Le savoir n’a pas de moule. / Le cœur n’a pas de tri.”** Ces deux phrases pourraient presque servir d’exergue au poème. Elles condensent tout le propos dans une forme très simple, presque proverbiale. L’école n’est plus seulement le lieu où l’on apprend l’histoire dans les manuels ; elle devient le lieu où l’on apprend à écrire l’histoire ensemble. Le vers **“sans laisser personne / seul sur le quai”** introduit une image très touchante. L’enfant exclu n’est pas seulement en retard ; il est abandonné pendant que le train collectif s’en va. L’inclusion consiste à refuser cet abandon.

La coda se termine sur une montée vers l’avenir. Si l’école ouvre ses portes, c’est toute la société qui apprendra “la beauté de vivre”. Le combat n’est donc pas secondaire. Il est présenté comme un fondement. La formule finale scandée — **“Tous inclus. / Tous égaux. / Jusqu’au bout.”** — donne au texte une conclusion de chant collectif. Elle est courte, mémorisable, presque manifeste. Après les nuances, les difficultés et les solutions, le poème se termine par une affirmation simple et ferme. Cette simplicité finale est nécessaire : elle permet au texte de redevenir chant, slogan noble, parole commune.

Dans l’ensemble, **Tous inclus** est une pièce très cohérente pour le dossier **La Vie scolaire en vers et pour tous**. Le poème complète les autres textes en abordant un enjeu central de l’école contemporaine : comment accueillir réellement tous les élèves sans faire semblant, sans sacrifier les enseignants, sans transformer l’idéal en surcharge silencieuse. Sa force vient précisément de son équilibre : il célèbre l’inclusion, mais il refuse l’inclusion low-cost. Il croit à la mosaïque, mais il sait que les pièces ne tiennent ensemble que si quelqu’un prend le temps, les moyens et le soin de les assembler.

Et c’est sans doute là que l’image choisie pour illustrer le poème fonctionne si bien : elle ne montre pas seulement un puzzle abstrait, mais des enfants ensemble, occupés, différents, concentrés, souriants, présents. Elle donne un visage au refrain : **pas un morceau perdu, pas une pièce oubliée.**

Phil Sarca